

SOMMAIRE.

LA LOGIQUE LIBÉRALE. LA BALANCE DE COMMERCE. CHRONIQUE AMÉRICAINE: Grasshilla. L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS: Un ami des arts. ÉCROS DU JOUR. SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE. A TRAVERS OTTAWA. LÉGENDE.—POUR PARVENIR: J. T. Saint-Germain. FEUILLETON.—LE GOUVERNEUR: Roulet de Naverly.

LA LOGIQUE LIBÉRALE.

S'ils voulaient être logiques, les conservateurs devraient protéger la betterave à sucre, s'écriait un jour le docteur rédacteur de la Gazette de Sorel. Mais par quel procédé lui demanda, à son tour, la Gazette d'Ottawa. S'agit-il, par hasard, d'organiser, parmi nous un système de vigilance pour combattre les éléments ou défer les dieux? Pas du tout, se hâta de répliquer l'impassible économiste: la recette est beaucoup plus simple. Nous connaissons tous les antipathies instinctives de cette plante industrielle pour le sucre brut étranger. Le voisinage seul du chétif produit suffit pour faire rentrer sous terre la betterave indignée. Supprimons donc, concluait-il, l'importation de l'article qui éveille des haines aussi invétérées, et fermons courtoisement nos raffineries en attendant que le sol du Canada soit orné de betteraves protectionnistes et nationales de la plus belle venue...

On s'explique facilement que pareille proposition ait permis à feu la Gazette d'Ottawa de se livrer, pour un instant, à la plus franche gaîté. C'était si drôle, à l'impassible professeur avait la physionomie si grave, la mine si satisfaite. Le moyen s'il vous plaît, de ne pas alors goguenarder un peu. Piquée du ridicule dont elle s'était vue couverte, la Gazette de Sorel attendit bravement que la regrettable défunte fut passée de vie à trépas, pour lui reprocher ses légèretés. Écoutez ces doléances sous le titre de "plaisanterie déplacée."

La Gazette d'Ottawa se permit la plaisanterie que voici: "M. Mowat est fort inquiet sur le compte du successeur du lieutenant-gouverneur de notre province. Il attribue au ministre fédéral les plus perfides intentions. Nous nous attendons, dit-il, à la nomination, au mois de juin prochain d'un conspirateur expédié ici tout express pour ranimer le cabinet local."

Riez bien, confrères, tandis que vous êtes en verve. Eh bien, la destitution de M. Letellier a ouvert la porte aux intrigues. Puisque les lieutenant-gouverneurs ne sont plus que des officiers fédéraux, recevant leurs instructions d'Ottawa, il est naturel de supposer que le futur lieutenant-gouverneur d'Ontario sera en butte à toutes sortes d'intrigues. En attendant, nous sommes en mesure provinciale, on a compromis en même temps celle de toutes les provinces.

Le côté plaisant des observations de la Gazette d'Ottawa nous échappa tout à fait, et s'il y a quelque chose ou quelque un qui soit ici plaisant, ce ne peut être évidemment que le plaisant d'un de la Gazette de Sorel. Au lieu d'affecter la solennité ou de viser à la profondeur, le confrère ferait mieux de s'inspirer du bon sens. Il cesserait d'écrire, par exemple, que les lieutenant-gouverneurs ne seront plus dorénavant que de plais valets, au service du maître à Ottawa, et que la destitution de M. Letellier a porté atteinte à l'autonomie provinciale.

Pourquoi l'auteur du coup d'Etat a-t-il été châté, sinon parce qu'il s'était constitué le servile esclave des volontés de M. Mackenzie et Brown? Pas un homme sérieux ne le nier. En frappant M. Letellier, l'on a donc éliminé le conspirateur et consacré le principe que la Gazette de Sorel nous accuse d'avoir sacrifié aux haines politiques, c'est-à-dire, l'indépendance absolue et complète des pouvoirs locaux. L'exemple qui vient d'être donné régle à l'avenir les attributions des gouverneurs, leurs relations avec les ministres responsables au peuple, et personne ne sera tenté de copier M. Letellier. La Gazette de Sorel se rassure: M. Mowat, qui redoute les représailles n'est pas du tout mécontent et il n'a rien à craindre du successeur de M. McDonald.

M. George Brown, le grand patriarche de l'opposition, vient de lancer un nouveau manifeste, ce qui est assez significatif au moment où l'on offre à M. Blake la candidature libérale à Durham-Quest. L'article principal est la réforme du tarif: le Globe ne dit pas la suppression: il n'explique pas non plus ce que signifie cette réforme. On demande qui l'importera de M. Brown, de M. Mackenzie ou de M. Blake. Celui-ci se soumettra-t-il à la dictature de l'homme qui a su si bien manier M. Mackenzie?

LA BALANCE DE COMMERCE.

Le libre-échange enseigne qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer de l'excédent des importations sur les exportations, puisque les produits se trouvent toujours contre des produits, et que tout échange impliquant bénéfice, la balance commerciale devient ainsi une duperie. Or! pourtant ce que nous faisons dans l'Union de Saint-Hyacinthe: "Les importations aux États-Unis ont augmenté de 17 pour cent pendant le mois d'août et de 25 pour cent en septembre. Cette augmentation ne semble pas indiquer un commerce bien prospère chez notre voisin. Avant longtemps l'on criera pour avoir plus de protection et les importations augmentent toujours en proportion. Beau système: que la protection!"

Le confrère avait donc que la marche ascendante des importations indiquent un mouvement de recul dans la voie du progrès. Ce qui cadre assez mal avec la profession de foi de l'école moderne qui, en assignant à la monnaie le rôle de simple agent ou intermédiaire dans la circulation, n'admet pas la possibilité d'un écart nuisible et les les importations et les exportations. Bien plus, les sectaires libre-échangistes prétendent que la balance du commerce contre un pays, loin d'entraîner des pertes, accuse un gain en réalité. C'est, dit-on, que ce pays a reçu plus qu'il n'a donné.

Maintenant, nous demanderons à l'Union de nous montrer comment les États-Unis, protégés par des droits forts élevés, pourraient mieux se défendre contre la concurrence étrangère en supprimant les tarifs de douane et en ouvrant, toutes grandes, les portes de leur marché. C'est un point qui exige des éclaircissements. Il ne faut pas que la critique n'aboutisse jamais qu'à la déclamation, si elle veut que le public la prenne au sérieux.

Et l'Union, en voulant épiloguer sur le protectionnisme, se heurte même à son système et se blesse avec les armes qu'elle manie, on en verra, fort maladroitement.

ÉCROS DU JOUR.

Le Sarmatian, ayant la princesse Louise à son bord, est arrivé à Motville hier après-midi.

On croit que l'immigration aux États-Unis pour toute l'année 1879 sera d'environ 150,000 personnes. Ce sera la plus forte immigration depuis 1872, alors que 294,581 européens émigrèrent aux États-Unis.

Les directeurs du Grand-Tronc parlent d'attacher aux convois des chars-restaurants. Depuis longtemps déjà le Grand Occidental a adopté cet excellent système qui épargne au voyageur une foule d'ennuis.

Les Irlandais de Montréal veulent poser la candidature de sir Francis Hincks à la mairie. On voudrait témoigner ainsi que l'ex-président de la Banque Consolidée n'a rien commis qui le rende indigne de la confiance publique.

L'assemblée des conservateurs tenue samedi à Joliette, a obtenu un véritable succès. Les libéraux n'ont pas osé s'y montrer. La plante libérale ne pousse guère dans la ville de Joliette qui renferme tout au plus quarante électeurs rouges.

A Toronto, la réforme des mœurs continue de préoccuper le public. Un correspondant du Mail conseille, comme moyen préventif, de publier les noms de tous ceux qui louent leurs maisons à des personnes mal notées et de fermer à ces indignes propriétaires les portes des églises.

Nous avons de magnifiques carrières de pierre, et il paraît que nous en aurons aussi de marbre. C'est de moins ce que nous lisons dans l'Enterprise de Manitoulin, qui annonce la découverte de précieux articles sur la propriété de M. Rankin, à Algoma. Encore une nouvelle industrie que favorisera la protection.

Du Nouveau-Monde: L'impopularité a tué le parti libéral, et ce n'est point un simple changement de chef qui pourrait le ressusciter. Quoique dise plus tard M. Blake sans la coupole de la Chambre des communes, sa parole n'a pas le don d'opérer des miracles, et il faudrait aujourd'hui un miracle pour réhabiliter le parti de la misère et des déficits, après le verdict si mérité dont il a été frappé par le peuple aux élections du 17 septembre. Le cas est si désespéré que le nouveau chef, s'il arrive à l'être de fait, aura souvent à se dire le mot de médecin dans Hamlet: "This disease is beyond my practice." Ce mal est au-dessus de mon art.

Nous regrettons d'apprendre que la maladie de l'honorable M. Langevin paraît plus grave qu'on ne l'avait dit d'abord. Elle est donc probablement au travail énorme qu'il lui a fallu s'imposer depuis son retour d'Angleterre. Nous espérons, toutefois, que sa maladie n'aura pas de

conséquences fâcheuses, car le pays peut difficilement se passer des services d'un politicien aussi habile et aussi expérimenté.

Le Rosier de Marie, dit qu'un riche et généreux catholique français, du Plessis Bellière, a fait cadeau tout dernièrement, au Saint-Père, pour la demeure du nonce apostolique, d'un magnifique hôtel qu'elle possède à Paris; elle a ajouté à ce don celui de plusieurs autres propriétés d'une valeur de deux millions. En somme ce sont quatre millions qu'elle a offerts ainsi à Sa Sainteté Léon XIII, pour fêter son avènement au trône pontifical.

Un correspondant du Post, de Montréal, dit que M. Flynn, qui a refusé le portefeuille offert par M. O'Leary, ne saurait être considéré comme un irlandais, et que le chef du cabinet aurait dû songer tout d'abord à MM. Murphy et McShane. En hésitant à nous donner ce que la justice réclame, conclut le correspondant, le parti libéral perd la confiance des Irlandais, et aujourd'hui sa défaite serait certaine s'il y avait de nouvelles élections.

Le ministre des douanes a lancé une circulaire qui modifie celle publiée durant le mois de mars 1878, au sujet du sauvetage par les étrangers des vaisseaux naufragés dans les eaux canadiennes. Ainsi, à l'avenir, n'importe qui pourra aller au secours d'un navire s'il y a danger de perte de vie ou de propriété. Mais les sauveteurs canadiens seuls pourront remettre à flot, enlever ou transborder les cargaisons de vaisseaux jetés sur les côtes de notre pays.

On se rappelle que, pendant la dernière session, l'honorable M. Mackenzie disait, en réponse à M. Plumb: "L'honorable préopinant semble ignorer que le seul État du Texas peut offrir aux émigrants plus d'octrois gratuits de terres que le Canada."

C'était là une des mille et une assertions que l'ex-premier ministre n'hésitait pas à faire sans les avoir vérifiées. Pour en montrer l'inexactitude, il suffit de rappeler ici les faits suivants mentionnés dans une dépêche que nous avons publiée hier: Un cultivateur du Yorkshire, nommé David Newhar, qui s'était rendu au Texas avec sa famille, en est revenu tout désappointé. D'abord, les terres ne sont pas de la qualité qu'on leur attribue. L'agent du chemin de fer l'a trompé. Les terres que l'on offre aux immigrants pour \$2 l'acre, sont tout à fait impropres à la culture. Les bonnes terres se vendent \$20, et chaque émigrant ne peut en acheter plus de 800 acres. M. Newhar rapporte, en outre, que presque tous les nouveaux émigrants quittent le Texas pour se diriger vers le nord.

Comme c'est brutal, un fait! Sir A. T. Galt a parlé, il y a quelque temps, d'une alliance commerciale de toutes les parties de l'empire britannique. On le comprend, il exprimait alors son opinion personnelle, de même que vient de le faire M. le sénateur Macpherson, qui se prononce dans l'organe conservateur de Toronto en faveur de cette union douanière. A peine avait-il fini de discuter la question que les organes libéraux protestaient. Comment, l'on songerait déjà à renverser notre système fiscal, ébranlant ainsi au début la confiance du commerce, répétant tout à tour les grosses et les petites voix.

Le Mail leur a répondu justement: Calmez vous, il n'y a pas lieu de se donner autant de mal. Ce n'est pas à sir A. T. Galt qu'il faut s'adresser pour savoir ce que pense le gouvernement. Personne ne le reconnaît comme l'interprète de la politique ministérielle. Sa mission est définie. Enfin, l'on peut être certain que la protection subira une épreuve décisive; et si quelques détails du tarif ont besoin d'être modifiés, l'ensemble restera.

Sir Francis Hincks adresse une lettre à l'honorable Isaac Buchanan, de Hamilton, au sujet de la condamnation qui vient de l'atteindre. L'ex-président de la banque Consolidée nie l'inexactitude des rapports et prétend qu'il a suivi la pratique usuelle. En supposant même que le système fut défectueux, il faudrait, ajoute sir Francis Hincks, prouver que nous avons modifié ou altéré les formes de ces rapports pour établir que j'ai voulu tromper et le gouvernement et le public.

Le Monetary Times n'hésite pas à désavouer la direction mais il n'attribue pas à sir Francis Hincks toute la responsabilité de la déconfiture de la banque. C'est surtout au gérant et aux subalternes qu'il s'attaque. On avait choisi sir Francis

Hincks à cause de son prestige personnel et nul n'attendait de ce milliard, une surveillance active. Il a donc été la victime d'une coutume dont on a trop abusé et qui consistait à faire mousser une institution par l'éclat seul des noms, sans exiger souvent les aptitudes ou les capacités nécessaires.

C'est la conclusion de cette feuille. Le voyage des ministres en Angleterre produit déjà son effet. On commence à voir combien est sage le moyen qu'a pris l'honorable ministre de l'Agriculture pour faire connaître et apprécier le Canada. Citons des faits à l'appui de ce que nous venons de dire: Plusieurs fermiers des environs d'Aberdeen, Ecosse, dont les baux vont bientôt expirer, se proposent de venir en Canada. M. MacKenzie, journaliste d'Aberdeen, visite en ce moment le Canada et, à son retour, il doit publier des articles et faire des conférences qui donneront à ses compatriotes tous les renseignements les plus exacts sur notre pays dont il s'est déjà formé une excellente opinion. Il est en ce moment à la Nouvelle-Ecosse et visitera prochainement Québec et Ontario.

L'évêque épiscopal, le révérend M. Gregg, qui voyage aussi en Canada dans le moment, se propose également de faire des conférences pour engager les émigrants à se diriger de notre côté. Outre le mérite de l'exactitude, les renseignements fournis par des personnes dignes de foi et entièrement désintéressées, comme MM. Gregg et Mackenzie, auront pour effet certain de nous amener une classe d'émigrants précieux pour le pays, de bons agriculteurs arrivant ici avec certaines ressources pécuniaires.

Autre bon résultat: La manière dont le gouvernement canadien procède avec les émigrants ne tardera pas à former un frappant contraste avec les hiberneries, disons le mot, les mensonges intéressés des agents américains et l'on comprend quel énorme avantage il en résultera pour notre pays.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. Étude critique. I. On a déjà publié beaucoup de détails sur la grande exposition canadienne tenue à Ottawa, et particulièrement sur la galerie des beaux-arts. Chacun, bien entendu, a son point de vue pour envisager les choses, et ce n'est pas là un mal. On profita davantage en recevant l'opinion publique sur toutes ses faces, et du choc des idées jaillit la lumière.

Cependant, il reste encore un coin de la question présente qui n'a pas été suffisamment considéré. Ce coin, suivant nous, est le plus important, puisque, non-seulement il montre les bons ou les mauvais résultats, mais il en signale les causes, tout en donnant les moyens d'assurer les uns et d'éviter les autres. Nous voulons parler de la critique, de cette critique impartiale autant que judicieuse et éclairée, qui élève la voix, non pour décrier et confondre, mais pour instruire et diriger. Cette critique si nécessaire aux peuples, surtout à ceux qui font profession de s'associer au progrès moderne, est malheureusement trop rare dans notre jeune pays, et nous voudrions la voir s'y fortifier.

Certes, en écrivant ces lignes, nous ne voulons pas assumer nous-même le rôle difficile de juge en cette matière; car notre pays ne manque pas d'hommes savants, éclairés et capables à tous égards de remplir cette tâche délicate. Mais ce que nous demandons, au nom des plus chers intérêts du progrès et de l'éducation, c'est que ceux qui se sentent au cœur une noble émulation pour l'avancement intellectuel du peuple canadien, élèvent la voix. Leur parole trouvera un écho sympathique, et nul doute qu'elle ne devienne pour plusieurs l'occasion de réflexions sérieuses, et de nouveaux efforts dans la poursuite du vrai, du beau et du bon.

Les considérations que nous venons d'émettre ont été inspirées en visitant à plusieurs reprises, et avec une scrupuleuse attention, le département des arts nationaux. D'ailleurs, les remarques que nous nous permettons ici sont moins l'expression de nos convictions personnelles que l'exposé des observations que nous avons été à portée de recueillir, sur les lieux mêmes de l'exposition, de la bouche des hommes les plus compétents.

En entrant dans une galerie de tableaux, ce que le visiteur intelligent aime à rencontrer tout d'abord, c'est l'ordre, c'est-à-dire la classification. Sans cette condition, toute collection artistique ou scientifique ressemble à un livre où l'ordre des feuillets a été interrompu par un relieur inhabile: on est tout surpris d'y lire à la première page ce qui appartient au chapitre suivant.

Un peu à l'impression qui se fait sentir en entrant dans notre galerie des beaux-arts. On s'y trouve en face d'une confusion, d'un pêle-mêle. Beaucoup de jolis tableaux, plus encore de médiocres. Des originaux, des copies, des peintures à l'huile, des crayons noirs, des aquarelles, des photographies, des pastels, des mines de plomb, de la calligraphie, des extra, des statuettes, des plans d'architecture, des gravures sur cuivre, etc., etc., tout cela pêle-mêle! Voilà

pour la confusion générale. Celle-ci se subdivise en mille petites confusions particulières. Par exemple: voici deux tableaux de M. Gilmour (bons de concours, cela va sans dire, mais ils se trouvent certainement au-dessus des originaux canadiens. Les étrangers ne sont pas obligés de savoir cela. Qu'importe? Voici deux splendides paysages de M. Creswell, "Medaille d'or." (Nous sommes encore dans la section des originaux, bien entendu.) Cependant, pour obtenir la médaille d'or, il nous faut les meilleurs originaux: on trouverons nous le troisième? A l'autre extrémité de la salle, parmi les "copies" et les "encre de Chine," puis en compagnie d'un autre chef d'œuvre de M. Gilmour.

Revenons sur nos pas, en suivant les sections indiquées par le Guide de l'exposition. Classe XII. Artistes ou amateurs. N'entreprenez point de les distinguer, ils sont sur le même pied. Sur le muraille du moins—Originaux. Qui voit le dit?—Une petite carte dans un coin du tableau: on y lit en gros caractères imprimés: ANTI-CULTURAL & ARTS ASSOCIATION OF ONTARIO, puis ensuite, quelques griffonnages indéchiffrables à l'œil nu; c'est le titre banal de la section et le nom de l'exposant. C'est ce qu'il importait de savoir.

Section I (dans le Guide).—Animaux pris d'après nature.—Très bien: voici les buffalos de M. Verrier, entourés de fleurs et de fruits! et les formations d'une section apparente avec ces derniers.

Vient ensuite les tableaux historiques que le "Guide," ou les auteurs du "Guide" confondent à grand tort avec des sujets quelconques de figures. Nous ne nous étendons pas aujourd'hui sur cette distinction fondamentale, mais nous y reviendrons. On nous nous en tenir aux "tableaux historiques originaux," il y en a "un" dans la galerie, mais perdu au milieu des paysages, ou noyé dans les vues maritimes. C'est à tel point que, malgré ses dimensions raisonnables, messieurs les juges n'ont pu l'apercevoir. Hélas! nous sommes perdus. Nous voilà dans la zone d'obscurité des "copies"; mais nous n'avons pas dit adieu aux originaux; ici encore il y en a une multitude. Si on a voulu ménager aux visiteurs d'agréables surprises, ou mystifier les pauvres juges, on n'a pas mal réussi!

En avant, nous tournons l'angle à droite. On sommes-nous? Impossible de le dire: il y a de tout. C'est peut-être le département des extra! Mais alors, toute la galerie est un immense extra, car c'est partout la même chose: aquarelles, gravures, pêle-mêle; crayons noirs et mine de plomb se trouvent, à leur grande surprise, attachés à des ouvrages à la mine de plomb.

On dirait que tout l'arrangement a été ménagé exprès pour jeter les juges dans l'embarras. Aucune séparation de classes, aucun signe, aucune inscription pour désigner telle ou telle section, tel ou tel genre de peinture ou de dessin. Après cela, n'est-ce pas étonnant que MM. les juges aient pu se prononcer si vite, quand, après quatre jours d'examen, les visiteurs experts ne pouvaient même s'y comprendre.

UN AMI DES ARTS. CHRONIQUE AMÉRICAINE. OGDENSBURG. (Pour le Canada.) Lorsqu'on traverse le fleuve Saint-Laurent de Prescott à Ogdensburg, l'œil est choqué de voir la négligence et la malpropreté qui régnaient aux environs des quais de la ville haut-canadienne. De vieilles masures qui ne paraissent se tenir debout que par miracle, semblent avoir été réunies à dessein précisément à l'endroit où le plus grand nombre des voyageurs passent, afin de leur faire oublier ce qu'ils ont trouvé digne d'être remarqué à leur passage dans cette ville.

Si les habitants ou plutôt les autorités civiques de Prescott voyaient du même œil que le touriste, nul doute qu'il y aurait longtemps que toutes ces baraquettes croulantes qui déparent si disgracieusement les abords de leur ville et sur lesquelles se juchent des enfants sales et à demi-vêtus, auraient disparu.

Quel contraste avec la jolie cité américaine qui lui fait vis-à-vis...! Malgré son air fatigué, on fait une comparaison tout à fait favorable en faveur d'Ogdensburg, qui est une gentille petite ville bien connue des Canadiens. Pour cette raison on nous permettra d'en causer un peu.

Située sur le Saint-Laurent et à l'embouchure de la rivière Oswegatchie, dont les deux rives sont reliées par deux beaux ponts de fer, Ogdensburg a tout à la fois les attraits d'une ville par son commerce et son activité, et d'une campagne par sa verdure et ses fleurs.

La propriété, qui du reste est la vertu première du peuple Yankee, y brille d'une manière spéciale, et c'est la pratique de cette belle vertu terrestre qui donne un aspect si réjoui, si coquet jusqu'à la plus humble de ses maisonnettes.

En été presque tout est blanc et vert, et cette uniformité loin de fatiguer, charme le regard qui ne se lasse pas de cette alliance agréable. Un grand nombre d'habitations cependant, sont réellement belles, et l'habileté avec laquelle on a su joindre à leur extérieur des constructions, des produits les plus élégants, et les plus riches de la végétation, montrent jusqu'à quel point l'art esthétique est cultivé par les citoyens d'Ogdensburg.

Un peut dire que cette ville est un vaste jardin où fleurs et plantes, cette poésie de la nature, rivalisent à l'envi pour embellir l'air, réjouir la vue et en rendre le séjour agréable. En effet, qu'admirez-vous ces lianes fleuries au feuillage trépané,

entremêlé des clochettes roses ou violacées du Convolvulus, que dans le langage vulgaire nous nommons si poétiquement des belles de nuit et des glorieuses du matin, qui décorent la maison du pauvre aussi bien que celle du riche? Comme ces vignes, ces lianes nous font un joli effet quand ils grimpent le long des murs jusqu'aux corniches des toits s'y suspendent gracieusement et festonnent ou encadrent de leurs broderies les fenêtres et les balcons. Puis ces vertes pelouses ornées de fleurs choisies et éclatantes, comme elles sont artistiquement découpées par ces petits sentiers recouverts d'un sable fin ou d'un gravier blanc comme la neige... Et, ci et là, auprès du logis du favori de la fortune, une fraîcheur se fait sentir, un doux murmure se fait entendre: C'est une gerbe d'eau qui s'éleve d'un bouquet d'arbrisseaux et de plantes exotiques. Comme on aime à voir les rayons du soleil se jouer à travers les nombreux filets d'eau, vifs comme des fusées qui s'élèvent dans l'air pour retomber sur les pierres moussues qui entourent le bassin de la fontaine et jaillissent de nouveau en possibles liquides.

Ce qui distingue Ogdensburg, tout particulièrement, cependant, ce n'est pas tant l'ordre et le bon goût qui entourent ses habitations, comme la largeur et la régularité de ses rues si soigneusement entretenues et toutes bordées d'arbres, ce qui lui a valu le surnom caractéristique de "Maple City" ainsi qu'on la désigne très souvent. Dans presque toutes les rues, le feuillage des arbres est si touffu qu'il forme un dôme de verdure sous lequel on se moque en été des ardeurs du soleil.

Mais, c'est à l'automne que ces érables déploient toutes les richesses de leurs couleurs; le froid, ce grand artiste, vient relâcher le paysage que les printemps joyeux avait fait naître sous l'action du soleil et de l'air; petit à petit les feuilles se tachètent de pourpre et d'or, puis on dirait qu'elles ont toutes été, les unes, plongées dans l'ambre liquide, les autres imbibées de carmin.

Les sommets des arbres surtout semblent de gigantesques bouquets de fleurs plus fraîches, plus éblouissantes encore que les belles frileuses qu'on a reportées dans la serre chaude, et des fruits plus brillants que les fruits pourprés du cornier et de l'aubépine.

Malgré tous ces agréments incontestables, que l'on voudrait, s'il était possible, transporter d'un coup de baguette dans nos villes et nos villages canadiens, et malgré le charme des relations d'amitié ou d'intérêt qu'on y entretient, Ogdensburg n'a pour nous un attrait bien plus grand et nous attire encore davantage, quand nous nous rappelons que c'est une des cités de la grande république dont nos pères ont choisi l'emplacement et défriché le sol. Mais comme ces souvenirs historiques m'entraîneraient trop loin, ils feront le thème d'une seconde causerie.

OGDENSBURG, 20 octobre 1879.

—Samedi a eu lieu à Brooklyn, N. Y. la cérémonie de la pose de la première pierre d'un immense hospice catholique. L'édifice sera bâti sur la place Saint-Marc et occupera tout l'espace compris entre les avenues Rochester et Buffalo. Sa longueur totale mesure 700 pieds dont 200 pour la chapelle qui sera située au centre de la façade. Écoles, bibliothèque, galerie de tableaux, salles de réception, boulangerie, cuisine, pharmacie, blanchisserie, glacière, salle de bains, ascenseurs desservant les quatre étages, rien ne sera négligé pour faire de l'hôpital de Sainte-Marie un monument digne de la ville de Brooklyn déjà si riche en institutions charitables.

La garniture la plus nouvelle pour les peletons de draps et de soie est le LIÈVRE ARGENTÉ. Il a presque l'apparence du poil de renard argenté et ne coûte pas le dixième du prix. J'ai acheté un lot considérable de peaux et je puis faire tailler, à deux heures d'avis, des garnitures de largeur désignée.

R. J. DEVLIN

—M. Richard a toujours un assortiment des plus variés et des plus complets qu'il offre aux prix les plus raisonnables.

Ottawa, 20 octobre 1879.

—M. Richard a toujours un assortiment des plus variés et des plus complets qu'il offre aux prix les plus raisonnables.

Ottawa, 20 octobre 1879.

—M. Richard a toujours un assortiment des plus variés et des plus complets qu'il offre aux prix les plus raisonnables.

Ottawa, 20 octobre 1879.

—M. Richard a toujours un assortiment des plus variés et des plus complets qu'il offre aux prix les plus raisonnables.



ILLUMINATION au CRYSTAL.

BECS DE LAMPE BONANZA

La meilleure lumière de l'Univers. Plus de rupture de cheminées de lampes. Plus de cheminées! Plus de fumée! Donne autant de lumière que deux becs ordinaires. S'adapte à toutes les lampes.

U. S. SHAW ET Cie. Seuls Agents, 63 rue Sparks. Ottawa, 7 octobre 1879.

O'DOHERTY et Cie.

110 RUE SPARKS

Exhibent cette semaine de nouvelles marchandises de modes, de nouveaux manteaux et d'êtres, de nouveaux draps et tweeds, nouvelles bonnettes, nouvelles couvertures, flanelles, etc., etc. Toutes les marchandises sont marquées en chiffres connus.

UN SEUL PRIX.

O'DOHERTY ET Cie.

110 Rue Sparks

(Autrefois Bryson.) Ottawa, 2 oct. 1879.

Poèles doubles,

2 1/2 PIEDS DE LONG.

Pour \$9 Seulement,

CHEZ

M. ESMONDE,

RUE SPARKS.

Ottawa, 24 octobre 1879.

MARCHANDISES SÈCHES

AU

Magasin Populaire

DE

A. D. RICHARD,

COIN DES RUES DE

L'ÉGLISE ET CUMBERLAND,

NOTRE-DAME

OTTAWA.

M. Richard a toujours un assortiment des plus variés et des plus complets qu'il offre aux prix les plus raisonnables.

Ottawa, 20 octobre 1879.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS OTTAWA.

J. A. COUIN,

Propriétaire.

Situé au centre des affaires, et tout près des édifices du parle ment, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays. Ottawa, 20 octobre 1879.

—M. Richard a toujours un assortiment des plus variés et des plus complets qu'il offre aux prix les plus raisonnables.